

## Quand l'émotion se fait musicienne

Michel Dufour

Numéro 45, mars 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57029ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dufour, M. (1982). Quand l'émotion se fait musicienne. *Québec français*, (45), 34–35.

## QUAND L'ÉMOTION SE FAIT MUSICIENNE



### L'intimité rêvée

On peut certes parler d'un nouveau souffle pour Jean-Pierre Ferland. En effet, son plus récent microsillon<sup>1</sup> révèle un homme en pleine possession de ses moyens. Au fil de l'émotion et de la tendresse, Ferland, nourri par une rêverie sincère, se (dé)livre et signe un véritable petit bijou musical. Dès les premières notes, on pénètre aisément dans un univers mélodique qui, tel qu'illustré sur la pochette, invite à un voyage tout aérien : un fond de ciel bleu, une fenêtre ouverte sur une nuit étoilée qu'éclaire un croissant de lune, quelques fleurs à la croisée du silence ; et le poète de dire :

*« Laissez-vous aller »...*

La collaboration de Ferland et de Daniel Mercure n'est sûrement pas étrangère à la réussite du disque. Mercure a composé des musiques tout à fait exceptionnelles, aux envolées classiques, dont se dégage d'ailleurs une fluidité magnifiquement soutenue par l'heureuse omniprésence du piano. Aux mélodies douces et profondes s'ajoutent des textes intelligents, d'une limpidité de cœur et d'une franchise étonnantes. Comme à ses débuts, le poète se livre sur le ton de la confiance. Aussi les interprétations se font-elles justes, bellement interiorisées. Ferland nous parle entre autres de « la Chance » qui lui a toujours fait confiance, de « la Famille » envahissante qu'après bien des années il a fini par apprivoiser, de ses insomnies de « 5 heures et demie », désireux de s'élaner vers l'infini amoureux, « dans la chaleur/d'une femme de cœur ».

par michel dufour

Toujours en amour, Ferland nous convie à dévaler avec lui les sentiers de la douceur et du laisser-vivre, de l'aveu et de l'intimité rêvée, là où il fait bon s'abandonner au seul plaisir du geste (« une main sur un genou »), à la finesse du mot (« le doux billet doux »), en ouvrant une à une les fenêtres de la tendresse.

### Mi-sérieux mi-badin

Enfant chéri du monde du disque et du spectacle, Daniel Lavoie n'a cessé, depuis ses débuts et particulièrement grâce au succès de son album *Nirvana bleu*, de s'affirmer en « modeste » représentant de la jeune génération des auteurs-compositeurs-interprètes. Originaire du Manitoba, ce grand gars qui se dit timide, préférant sûrement l'ombre de son piano aux écrans de télévision, n'en finit pas de plaire. Mais qu'est-ce qui peut bien justifier pareil intérêt ?

On pourrait d'abord remarquer, chez ce chanteur, une très grande simplicité du texte, un dépouillement évident qui donne parfois une vision plutôt simpliste de la réalité, mais que l'on finit par excuser ; car Lavoie, comme une douce revanche, possède un sens étonnant de la mélodie rapide et « efficace », celle qui entre par une oreille... et n'en ressort pas avant longtemps ! C'est de cette étrange osmose que son *Nirvana bleu* témoignait.

Aussi, dans *Aigre-doux how are you*<sup>2</sup>, retrouve-t-on un Lavoie très intéressant musicalement, et qui, par un heureux phénomène, signe des textes plus consistants. En fait, il nous révèle une conscience partagée entre « le grand amour [et] le cri aigri », capable de jeter un regard lucide sur le temps :

*Le temps passe impassible [...] cruel et implacable [...] Tout se perd [...] Je te touche, tu me regardes pourtant je t'aime, la vie s'enfuit partons d'ici*

Alors, dans sa fuite inévitable du réel, « la grande mélancolie de l'univers se rabat[tant] sur son âme », Lavoie, près de s'abandonner à l'amertume, rêve encore d'un temps nouveau : retour à un

âge d'or délivré de l'aliénante routine « métro-boulot-dodo »... Oui, malgré « la rumeur [qui] murmure », il a toujours le courage du clin d'œil, du sourire en coin, pour se moquer par-dessus tout et savourer « un moment d'intelligence » :

*Réjouissance, le bonheur a décidé de te donner ta chance C'est comme ton tour de composer [ta romance] laisse-le pas passer*

Et ceux qui voudront y voir autre chose trouveront toujours un Daniel Lavoie qui, sur un ton mi-sérieux mi-badin à l'image de sa musique, pourra leur dire :

*Tant pis si vous voulez du génie car le génie se fout [éperdument de nous.]*

### Un « volcan d'espoir »

Dans son intarissable fièvre poétique, le plus récent disque<sup>3</sup> de Sylvain Lelièvre arrive comme une belle floraison où paroles et musiques font plus qu'un simple mariage d'amour. On a ici un Lelièvre excellent, comparable à celui des premières chansons teintées de tendresse nostalgique et d'espérance.

Or si, depuis les ruelles de la basse-ville de Québec, Sylvain Lelièvre a parcouru un bon bout de chemin, on sent qu'il est toujours resté attaché à ses anciennes amours musicales ; fidèle à lui-même comme son meilleur ami, il se souvient de l'enfance et réintègre son paradis perdu :

*Une autre fois revoir le jour [...] Naître de ses propres amours [...] Pour simplement Redevenir son propre enfant*

Ici encore, le poète ne se contente pas seulement de signer des textes de belle facture, mais il donne vie à des musiques d'essence et d'inspiration diverses. Tantôt jazz et blues où prédominent les cuivres et la guitare basse, tantôt mélodie comme un souffle à fleur de peau dont les mots se font tour à tour bateau et fumée, métro et cerf-volant : chaque pièce possède de quoi séduire. Car le poète, conscient de l'obscurité qui le guette, ose encore éveiller les vacillantes lueurs que suscite le remous d'une étincelle, jusqu'à ce que débordent en lui, au détour d'une image, des écluses d'espérances capables de noyer le néant :

*Comme je voudrais ce soir Boire mon amour comme une ciguë Qui serait un volcan d'espoir [...] Serrer la vie contre mon corps Jusqu'à ne plus savoir la mort.*

Poète de la quotidienneté, Sylvain Lelièvre célèbre l'inépuisable magie de « venir au monde » et le doux émerveillement de renaître à la pointe du désir.

## Une sensibilité à nu

Et puis on ne doit pas oublier l'insoumise Catherine Lara<sup>4</sup>, cette femme peu conformiste qui, s'inscrivant en marginale à cause de l'originalité de sa musique, n'a d'égale qu'elle-même. Avec les frères Engel, ses fidèles complices musiciens, elle exploite à fond ses nombreuses possibilités musicales et réussit toujours à trouver quelque chose de nouveau.



Lara, c'est une magnifique insaisissable fuyant comme source sous roche, et qu'il faut laisser couler. Une musique qui vous attend au carrefour d'une douce folie pour vous retrouver ravi. Un flot d'émotions brutes charriant l'arrogance même de son affirmation. Un style unique alliant la violence du cri à la tendre tyrannie d'un accord imprévu. Une voix versatile livrée à l'instinct du rythme. Une sensibilité à nu.

Son dernier disque nous fait assister à une belle rencontre, celle de Lara enfant jouant du Bach sur son violon fébrile et de Lara femme qui a su, depuis le temps, donner à son instrument l'assurance d'une âme sensible. À travers les textes de Pierre Grosx, qui chantent l'amitié et la liberté, on découvre la petite «Lala» en robe blanche, «enfant volontaire [que] d'autres diraient révoltée», enfant rêveuse et solitaire :

*Assise par terre sous l'escalier  
Je m'envolais dans un soulier.*

Le violon, une fois de plus, fait tourner le manège de l'enfance, comme le roulement du tambour rappelle ses petits soldats de bois.

Et, de fil en aiguille, l'émotion vous tiraille par en dedans. Vous violente. Vous broie. Vous apaise. Et vous réinvente...

<sup>1</sup> *Y a pas deux chansons pareilles*, Pro-culture 6011.

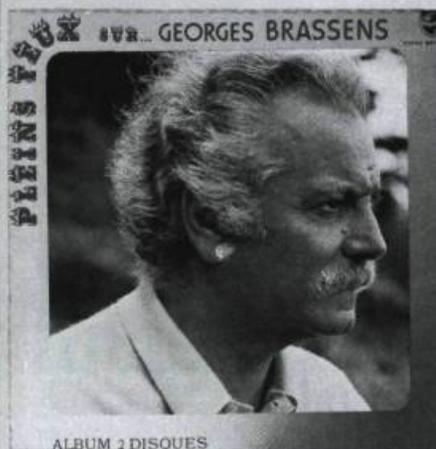
<sup>2</sup> *Aigre-doux how are you*», XWEA 92007.

<sup>3</sup> *Venir au monde*. Kébec Disc 529.

<sup>4</sup> *Catherine Lara*», TREMA 310 100.

## HOMMAGE

### Georges Brassens n'est pas mort...



Solitaire, un peu misanthrope et pourtant tellement sociable si l'on entend par là qu'il fut attentif à tout ce qui est humain, Georges Brassens est apparu, dans la lignée de Charles Trenet dont l'influence est incommensurable, comme le troubadour moderne de la langue et de la culture françaises dans ce qu'elles ont de plus fascinant, de plus indicible et de plus communicatif.

À une époque où la chanson est devenue une industrie culturelle majeure, sa guitare est demeurée son orchestre. Il a refusé les «Trompettes de la renommée», restant dans le halo de lui-même, communiant à la simple vie des petites gens à qui Ferré fait dire cet émouvant «Ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid». Isolé dans la société comme une île au large, il n'en a pas moins saisi les petites choses de la vie, celles dont Trenet disait qu'elles sont sans importance pour nous: ... «un soir d'été, le vol d'une hirondelle, un sourire d'enfant, un rendez-vous»... Mais sa fidélité est davantage allée aux gens et aux animaux qu'aux objets: un fossoyeur dont la vie n'est pas drôle («le Fossoyeur»), un terrien toujours dans la dure condition médiévale («Pauvre Martin»), «la Cane de Jeanne» morte d'un rhume — du moins, on le présume! —, «le Petit Cheval» dans le mauvais temps qui avait tant de courage.

Sa chanson du quotidien remonte constamment dans l'Histoire humaine, écriture simple et grande d'un homme de culture. Les amoureux des parcs («Bancs publics») voisinent avec les figures médiévales, les poètes d'antan, sortis de l'aujourd'hui autant que du folklore. Autant sa musique, qui ne prend jamais la place des paroles tout en

que son texte, à la fois simple et audacieux (ce «QUE» qui rime avec «QU'EUX» dans «la Mauvaise Réputation») restent dans la plus pure tradition française de la finesse et de l'humanité.

Georges Brassens, sensible à la quête incessante du bonheur chez les gens — mal heureux comme disait Camus — a su, envers et contre tous, chanter la vie. Sa chanson a particulièrement été sensible à la ligne du cœur, cet amour si éphémère («le Parapluie»), si décrié par le corps, refusé socialement mais chanté par lui de manière exemplaire: «la Chasse aux papillons», «la Complainte des filles de joie», «Une jolie fleur», «le Vent». Et cette belle camaraderie, chantée aussi par Brel, se retrouve dans «les Copains» ou «Au bois de mon cœur».

Il s'est lui-même appelé voyou («Je suis un voyou»), «Celui qui a mal tourné» et, s'il n'a pas chanté, en montant le ton comme un Brel, les «cochons» de bourgeois, il s'est bien payé la société dans ce qu'elle a de plus exécration et de plus assassin. Sa fine ironie, sa douce anarchie, sa communicative joie de vivre en ont fait baver aux «braves gens» (quelle politesse aussi) qui auraient voulu lui faire ravalier son «Gorille», lui voir marquer le pas du 14 juillet («la Mauvaise Réputation»). Il faut finalement voir en lui «la Mauvaise Herbe» («Et je me demande pourquoi, bon Dieu, ça vous dérange que je vive un peu/qu'on m'aime un peu»), un chantré contemporain et courageux de la tolérance, de la fraternité (contre le militarisme basé sur un rapport de force), un continuateur, à la fois, de Rabelais, de Montaigne, de Molière, de Rousseau. Mécréant, sa «Prière» — comme un envoi de forme fixe — appelle un monde meilleur retrouvé dans la dignité de l'Homme (qui passait par la Femme).

Homme à la simple guitare d'où sortaient ses chansons, ami de ce grand Québécois, son pareil, Félix Leclerc, Georges Brassens vit toujours avec les Québécois qui le chantent «Dans l'eau de la claire fontaine». Et comme dit Charles Trenet, «Longtemps, longtemps, longtemps, après que les poètes ont disparu, leurs chansons courent encore dans les rues...» («l'Âme des poètes»). Car telle est la victoire de ceux qui croient aux femmes et aux hommes de ne jamais mourir.

André GAULIN